Centro Internazionale
di Semiotica e di Linguistica

# Documents de Travail

*et pré-publications*

Eliseo Veron

# La semiosis sociale

Università di Urbino
*Italia*

*numero* **64** *maggio 1977* | *serie* **C**

# La semiosis sociale*

## *pré-publication*

L'idée que toute production de sens relève du social, est à la fois essentielle et problématique. Essentielle, car il ne semble guère douteux qu'il est impossible de concevoir un quelconque phénomène de sens en dehors du travail signifiant d'une culture, quelle qu'elle soit, et donc en dehors d'une société déterminée. Problématique, car il n'a pas toujours été facile d'y extraire toutes les conséquences pour une théorie du sens. Pendant longtemps, cette idée a été précisément proposée à un tel niveau de généralité et avec un tel poids d'évidence, que toutes ses conséquences sont restées bloquées: étant toujours valable, elle ne produisait d'effet théorique nulle part.

Ce qui s'est passé dans la linguistique contemporaine est à ce propos exemplaire. En isolant le système de la Langue, c'est-à-dire des fonctionnements dont la production et les transformations sont soumises à un temps historique très long, la linguistique a montré à maintes reprises qu'il était tout de même possible de dire beaucoup de choses de l'activité langagière sans tenir compte des déterminations sociales. D'autres fonctionnements dont le rythme de transformation est beaucoup plus rapide, étaient expulsés de l'objet Langue en tant que, par exemple, «contenus sémantiques» variables (et donc négligeables au niveau du système) ou bien, dans le meilleur des cas, traités selon le modèle atomiste que la société elle-même avait déjà inventé: le dictionnaire. Le réseau de relations lexicales ainsi décomposé, on pouvait alors reconnaître sans gêne dans le dictionnaire le dépot d'un «héritage social»: évidence, encore une fois, si générale, qu'elle servait à bloquer tout développement théorique. Rien d'étonnant, en fait, dans cette évolution historique: il ne semble pas difficile à comprendre que la linguistique qui venait

---

(*) Ce texte est un fragment du chapitre VII d'un livre à paraître: *Production de sens.*

de naître, se soit efforcée, pendant les quelques cinquante premières années de son existence (c'est-à-dire, pendant sa toute première enfance) d'explorer, plus systématiquement que jamais auparavant, le modèle légué par l'histoire, celui des fonctions et des catégories grammaticales. Modèle d'autant plus cristallisé que les phénomènes le concernant relevaient justement de la longue durée. Mais la grosse différence par rapport aux théories sur le langage des siècles précédents était que la réflexion avait lieu maintenant dans des conditions nouvelles: celles définies par une pratique *scientifique*, où le rythme d'accumulation de connaissances est beaucoup plus rapide [1]. En quelques décennies, on a parcouru ce modèle dans tous les sens, en épuisant ainsi son pouvoir théorique. Dynamisée par sa propre impulsion, la linguistique a commencé alors à regarder vers ce domaine dont l'*exclusion* avait précisément permis son impressionant «décollage»: le domaine du «sens» (défini comme l'ordre du sémantique, comme une sorte de reste du syntaxique). C'est à partir de ce moment-là que toutes les conditions de l'émergence d'une *crise* se sont trouvées réunies.

Le domaine du «sémantique» s'est avéré, en effet, un redoutable territoire. Ce n'est pas par hasard si, pendant longtemps, on n'ait pas voulu y toucher. Certains des premiers explorateurs, très prudents, de ce territoire, sont revenus avec des nouvelles inquiétantes: il ne semblait pas être question d'ajouter des nouvelles parcelles au champ, bien cultivé, de la syntaxe; les aperçus (fragmentaires) du nouveau domaine risquaient de mettre en question le terrain, familier et sûr, d'où l'on était partis [2].

Cette crise n'est pas encore tout à fait *visible*, bien que les symptômes soient, à mon avis, de moins en moins ambigus. Il y a, comme toujours, ceux qui ne veulent pas les reconnaître et qui s'accrochent aux principes longuement établis avec d'autant plus d'acharnement que les symptômes deviennent plus clairs. Il est encore impossible de prévoir les formes et l'intensité de cette crise, qui nous mènera vraisemblablement à une troisième fondation de la linguistique, ni non plus les conséquences qui en découleront. En tout cas, il me paraît certain que l'objet de la linguistique est en train de changer sous nos yeux et que ce sera peut-être l'évidence massive de ce changement qui déclenchera la crise théorique elle-même. Quoi qu'il en soit, après cette crise l'objet de la linguistique ne sera plus le même. Il est déjà, justement, fortement décomposé: la Langue, la Grammaire, l'activité langagière: ce n'est

---

(1) Voir le chapitre VI ('Fondations') dans: *Production de sens* (à paraître).

(2) D'autres voyageurs partis du pays de la syntaxe vers celui de la sémantique ne sont, il faut bien le dire, jamais revenus.

pas du tout la même chose. L'objet de la linguistique se fragmente, s'éparpille. Or, cette crise touche, d'une manière ou d'une autre, *à la question du social dans le langage.* Elle sera (elle est déjà, dans une certaine mesure) profonde, car il ne s'agit pas tout simplement de se donner des nouveaux objets, à côté de ceux qui existent depuis longtemps. C'est plutôt comme si, partis du terrain familier on perdait, en entrant dans le domaine inconnu, les repères pour revenir en arrière. Il n'est pas question d'une sorte de redistribution de revenus, qui laisserait la structure intacte. Comme le veut, par exemple, Pêcheux: la Langue, c'est-à-dire la syntaxe, aux linguistes; le discours, c'est à dire la sémantique . . . à qui? aux sociologues? aux sémioticiens? aux psycho-sociologues? aux théoriciens des idéologies? C'est trop facile [3]. De telles proclamations peuvent servir, j'en conviens, comme slogans d'une politique de «bon voisinage», de «coexistence pacifique», mais elles impliquent des positions théoriques intenables. Il ne s'agit donc pas de laisser la Langue aux «autres», de façon que ces derniers, à leur tour, nous laissent, nous, travailler en paix dans notre petit terrain d'à côté. Si le social traverse les matières signifiantes, y compris celle du langage, si tout sens est social, y compris celui produit par l'activité langagière, alors il faudra *tout reprendre.* Par rapport au savoir linguistique, la politique du «bon voisinage» a déjà été tentée par la première sémiologie, et le résultat ne laisse guère de doute: coupée de la linguistique, la sémiologie s'est mise à pratiquer une linguistique . . . dépassée. Importunons, donc, les linguistes, tout en inquiétant les sociologues. Et en attendant une refonte des savoirs cristallisés par les institutions, essayons de cerner ces nouveaux objets, les discours sociaux, qui n'ont pas encore de propriétaire reconnu par la Loi.

## 1. Sens, signes, représentations

Tout d'abord, il n'est peut-être pas inutile de rappeler comment, au début même de cette réflexion sur le sens que l'on peut considérer, du point de vue historique, comme «contemporaine», un certain nombre de choses essentielles avaient été dites, pour être ensevelies par la suite sous plus d'un demi-siècle de linguistique. Cette dernière obtînt son autonomie comme résultat du succès du modèle saussurien du signe, repris dans une lecture communicationnelle [4]. Ce modèle servit à l'*ex-*

---

[3] Voir à ce propos M. Pêcheux et C. Fuchs, «Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours», *Langages*, n. 37, 1975, en particulier pp. 7-22.
[4] Voir 'Fondations', *loc. cit.*

*pulsion* du soi-disant «réel» du domaine des signifiés de la Langue, expulsion tant de fois célébrée depuis lors. Elle assurait, précisément, la constitution d'un domaine à la fois *clos* (par rapport à un «réel» extra-linguistique) et *homogénéisé* du point de vue théorique, les deux termes du signe renvoyant, en effet, à l'ordre *psychique*: le signifiant, image psychique du son; le signifié, un concept. La dominance de ce modèle marqua inexorablement l'imaginaire de la linguistique: il fût impossible, pendant ce demi-siècle de travail sur le langage, de penser au sens autrement que sous forme *binaire*: deux ordres mis en relation (des 'sens' avec des 'sons', dira encore Chomsky), deux faces d'une même feuille, deux termes partout.

Ce modèle permit d'effectuer une double opération. D'une part, le refoulement de la nature *matérielle* de ce qui correspondait à l'ordre du signifiant. La phonologie ne pût se constituer que par son opposition acharnée à la phonétique. D'autre part, en évacuant le «réel en soi» supposé exister en dehors du langage (le langage n'est pas «une nomenclature, c'est-à-dire, une liste de termes correspondant à autant de choses») on effaça du même coup une question bien plus importante: celle de la *construction* du «réel», celle de la *mise en forme de systèmes de représentations, troisième terme essentiel de tout fonctionnement signifiant.*

Or, avant le *Cours de linguistique générale* ou indépendamment de lui, quelques principes avaient été plus ou moins nettement proposés, permettant de fournir à la question du sens une réponse très différente de celle qui fut, historiquement, adoptée par la linguistique. Effacés par la dynamique et la consolidation rapide de la pratique issue de la première fondation de la linguistique, ces principes furent, plutôt qu'oubliés, simplement ignorés. Le fait qu'ils aient été repris du courant de l'histoire ces dernières années (sans pourtant en saisir, à mon avis, toute l'importance) n'est certainement pas étranger à la crise du modèle du signe (prélude de la crise linguistique elle-même). Prenons les deux cas qui sont, me semble-t-il, les plus significatifs: Frege et Peirce. Ce n'est pas par hasard si, dans l'un comme dans l'autre, c'est un modèle *ternaire* et non pas binaire qui nous est proposé pour comprendre ce dont il s'agit lorsqu'il est question du sens. Il faut reprendre le noyau de ce modèle ternaire, il faut élaborer l'essentiel des principes sur lesquels il se fonde. On retrouvera, du même coup, la nature *sociale* du sens.

Frege d'abord. Pour lui, donc, trois termes: *expression* (ou signe) [5]; sens

---

[5] Le texte allemand donne comme termes associés alternatifs: *Wort, Zeichen,*

(*sinn*); dénotation (*bedeutung*). Voici les deux aspects qui me paraissent devoir être retenus, pour reconnaître l'importance de ce modèle ternaire. Primo, *aucun des trois termes ne renvoie à la subjectivité.* Secundo, *aucun des trois termes ne correspond à un domaine homogène qui serait l'ordre du «réel»*. C'est par un seul et même mouvement théorique propre à son modèle ternaire, que Frege évacue le sujet individuel et le «réel en soi» (c'est-à-dire, *un réel qui ne serait pas construit*).

La forclusion du sujet individuel, on le sait, est faite par Frege par le moyen de la notion de représentation (*Vorstellung*), utilisée bien entendu dans un sens qui est à l'opposé de celui que nous lui donnerons par la suite [6] : «La représentation associée à un signe doit être distinguée de la dénotation et du sens de ce signe. Si un signe dénote un objet perceptible au moyen des sens, ma représentation est un tableau intérieur (*inneres Bild*), formé du souvenir des impressions sensibles et des actions externes ou internes auxquelles je me suis livré. Dans ce tableau, les sentiments pénètrent les représentations; la distinction de ses diverses parties est inégale et incostante. Chez le même individu, la même représentation n'est pas toujours liée au même sens. Car la représentation est subjective (*Die Vorstellung ist subjectiv*): celle de l'un n'est pas celle de l'autre (...). C'est par là qu'une représentation se distingue essentiellement du sens d'un signe. Celui-ci peut être la propriété commune de plusieurs individus : il n'est donc pas partie ou mode de l'âme individuelle. Car on ne pourra pas nier que l'humanité possède un trésor commun de pensées (*einen gemeinsamen Schatz von Gedanken*) qui se transmet d'une génération à l'autre».

Un peu plus loin :

«La dénotation d'un nom propre (*eines Eigennamens*) est l'objet même (*der Gegenstand selbst*) que nous désignons par ce nom; la représentation que nous y joignons est entièrement subjective; entre les deux gît le sens, qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui

---

*Zeichenverbindung, Ausdruck.* Voir Gottlob Frege, *Kleine Schriften* (Herausgegeben von I. Angeleli), G. Olms Verlagsbuchhandlung, Hildesheim, 1967, p. 147.

[6] Dans le schéma de la production discursive proposé plus loin, nous allons utiliser le terme 'représentation' dans un sens tout à fait différent, voire opposé, à celui de Frege. Nous associerons la notion de 'représentation' ou plutôt de 'système de représentations' au domaine de la *Bedeutung*, et non pas au domaine de la subjectivité, auquel se rattache le terme de *Vorstellung*. Ce déplacement terminologique étant explicite, il ne me paraît pas prêter à confusion, Il permet en outre d'utiliser 'représentation' dans un sens proche de l'usage actuel.

n'est pas non plus l'objet lui-même» [7].

Le *Sinn* est ce quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la conscience subjective, qui n'est pas de l'ordre du *Zeichen*, qui n'est pas de l'ordre de la *Bedeutung*. Le *Sinn* est donc cet ordre *trans-subjectif, qui pose le problème du social*: «car on ne pourra pas nier que l'humanité possède un trésor commun de pensées...». Cette métaphore du «trésor», de l'«héritage», apparaît aussi chez Saussure. Mais toute la différence entre l'un et l'autre consiste dans le fait qu'elle est proposée, dans un cas, par rapport à un modèle binaire de la signification, et dans l'autre cas, dans le contexte d'un modèle à trois dimensions.

Revenons donc à ce dernier: il ne faut pas se tromper avec l'expression «*der Gegenstand selbst*». L'objet lui-même est la dénotation du signe lorsque celui-ci est ce que Frege appelle un nom propre: «ce dont la dénotation est un objet déterminé (*ein bestimmter Gegenstand*) (ce mot étant pris dans l'acception la plus large) (*dies Wort im weitesten Umfange genommen*) mais ne saurait être un concept ni une relation» [8]. Les deux éléments essentiels de la *Bedeutung* des noms propres sont donc: 1) d'être un *invariant* associé à une pluralité de *sens* (il y a plusieurs noms propres pour un même «objet», car celui-ci peut «se donner» de différentes façons); 2) cet invariant est défini comme entité *singulière, déterminée;* si l'on veut, comme un *individu*. Tout cela vaut *indépendamment de toute question à propos de l'existence ou non existence de cet individu.*

En plus il y a, bien entendu, pour Frege, d'autres types d'expressions, auxquels correspondent d'autres dénotations. Il suffit de dresser le tableau des rapports entre expressions et dénotations chez Frege, pour comprendre la nature de la dimension qu'il appelle dénotation, et le rôle qu'elle joue dans le dispositif signifiant que Frege est en train de constituer [9]. On vérifie aisément que, pour Frege, la dénotation est un domaine qui, si l'on peut dire, *traverse à part entière l'ontologie*:

---

(7) Texte français: G. Frege, *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, pp. 105-106; texte allemand; *Kleine Schriften*, op. cit., pp. 145-146.

(8) Texte français: p. 103; texte allemand: p. 144.

(9) Ce tableau a été construit à partir surtout des textes suivants de Frege: 'Fonction et concept', 'Sens et dénotation' et 'Concept et objet', tous les trois reproduits dans les *Ecrits logiques et philosophiques, op. cit.*

| *Expressions* | *Dénotation* |
|---|---|
| «Noms propres» (proprement dits + relatives restrictives) | Objet déterminé |
| Propositions dans son «usage normal» | Pensée (jugement) |
| Style indirect (relatives descriptives) | Sens (pensée, la pensée exprimée) |
| «Parties non saturées» | Fonctions |
| Prédicat grammatical | Concept |
| Style direct (citation) | Les mots (les expressions elles-mêmes) |

On voit bien que l'univers de la dénotation chez Frege est loin d'être *homogène* comme celui de Saussure: il renferme tous les types possibles de «réalité». Le *Cours de linguistique générale,* nous l'avons déjà dit, accomplissait une double opération: il évacuait un «réel» conçu comme un «en soi», pour constituer un univers interne à la Langue, comportant *un seul orde:* celui des concepts. Comme résultat, il devenait *impossible de penser* précisément la question que la démarche de Frege *ouvre:* nous donner les moyens de constituer *une théorie du «réel» comme construit par les opérations de référenciations prises en charge par les expressions d'un système linguistique donné.* Voilà pourquoi le modèle de Frege est ternaire: le problème du renvoi (contenu dans toute expression faisant partie d'un système fonctionnant comme «langage») à un «ailleurs» (du discours, dirons nous) ne se confond pas avec le problème du sens. Le sens concerne la production du dispositif signifiant: lorsqu'on emploie une expression au lieu d'une autre, le sens change. La dénotation concerne le «monde» construit par un langage, et tout langage construit un monde, qu'il soit posé comme imaginaire ou comme réel, comme abstrait ou comme concret, comme signifiant ou comme «purement matériel». Ce «monde» nous l'appellerons *l'ordre des représentations* [10]. Et dans la mesure où aucune des trois dimensions du modèle ne concerne la subjectivité individuelle, dans la mesure où ce modèle implique nécessairement la trans-subjectivité, le problème se pose de savoir *comment ce dispositif est socialement produit.*

Question épineuse. Chez Peirce, il n'y a pas à proprement parler de

[10] Voir note (6).

réponse, mais plutôt la mise en forme (parfois explicite, parfois implicite) de quelques principes théoriques qui me paraissent essentiels pour arriver à une réponse satisfaisante. Essayons de les repérer.

L'importance de la nature *ternaire* du modèle du sens est soulignée par Peirce d'un manière catégorique :

«Il est important de comprendre ce que j'entends par *semiosis*. Toute action dynamique, ou action de force brutale physique ou psychique, ou bien a lieu entre deux sujets (soit qu'ils réagissent de la même manière l'un par rapport à l'autre, soit que l'un soit l'agent et l'autre le patient, d'une façon totale ou partielle) ou du moins elle est la résultante de ces actions entre pairs. Mais par «semiosis» j'entends, au contraire, une action ou influence qui est, ou implique, la coopération de *trois* sujets (*subjects*), à savoir un signe, son objet et son interprétant, rapport ternaire (*tri-relative influence*) qui ne peut aucunément se résoudre en des actions entre pairs. Σημείωσις en Grec de la période romaine (...) désignait l'action de pratiquement tout signe; et ma définition confère à toute chose agissant ainsi le nom de 'signe'» [11].

Dans ce texte, maintes fois cité, il est déjà possible de dégager quelques correspondances fondamentales avec la démarche de Frege. Au délà, bien entendu, de l'insistance sur le caractère ternaire des phénomènes de 'signe'. Evacuation, surtout, de la psychologie : tout procès pensé en termes binaires, tout phénomène considéré «comme action entre pairs» reste en dehors de la question du sens, *même les procès psychiques*. Peirce prevoyait donc clairement, en la mettant à sa place, cette psychologie «scientifique» (que l'on a bien connu depuis) qui traite le sujet en dehors de la semiosis. La semiosis suppose une relation entre trois *sujets*. Ce concept de 'sujet' est indifféremment appliqué aux trois termes : il faut donc interpréter ce terme anglais de *subject* comme *support*, et non pas comme 'sujet' dans le sens psychologique du mot. L'objet, le signe, l'interprétant, ne sont que les *supports* du procès sémiotique [12]. Comme *les trois termes* sont désignés comme supports, nous n'avons pas non plus affaire à un modèle communicationnel. Ce n'est pas par

---

(11) Nous traduisons de: *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, edited by C. Hartshorne and P. Weiss, Harvard University Press, 8 volumes, 1931-1958. Les citations seront faites de la manière habituelle pour Peirce: le premier chiffre indique le volume, le second le paragraphe. Pour ce texte: 5:484.

(12) Bien que dans le contexte du fragment commenté il soit question de la *conscience*, l'ensemble de la théorie peircienne montre bien, à mon avis, que la notion d'Interprétant est indépendante de l'idée d'un sujet psychologique.

hasard si ce «rapport ternaire» qui est le phénomène de 'signe' est appelé «une chose» (*a thing*).

On peut ainsi postuler une correspondance systématique entre la démarche de Peirce et celle de Frege, en ce qui concerne le modèle fondamental du sens. Cette correspondance peut être indiquée de la manière suivante:

| Frege | Peirce |
|---|---|
| *Ausdruck (Zeichen)* | *Sign* |
| *Sinn* | *Interpretant* |
| *Bedeutung* | *Object* [13] |

Le sens ne peut être compris que comme impliquant un dispositif ternaire ou, pour reprendre la terminologie de Peirce, comme de l'ordre du *Tierce*. Si, pour Peirce, le sens est partout, tout n'est pas pour lui de l'ordre du sens. D'un premier point de vue pour ainsi dire ontologique (ou plus précisément, en suivant la conceptualisation peircienne, du point de vue «phénoménologique»), trois domaines sont définis, en rapport aux trois catégories fondamentales, le *Prime*, le *Second* et le *Tierce*. Ce n'est que cette dernière qui ouvre le domaine du sémiotique [14]. Or, et c'est essentiel, ce schéma est construit à la façon des poupées russes: à l'intérieur de chacun des trois niveaux, on retrouve les trois niveaux et ainsi de suite. Système théorique parfaitement emboîté, et qui par conséquent n'a rien d'une taxinomie, malgré les nombreuses lectures qui n'ont su reconnaître chez Peirce qu'une grille de classification des 'signes' [15].

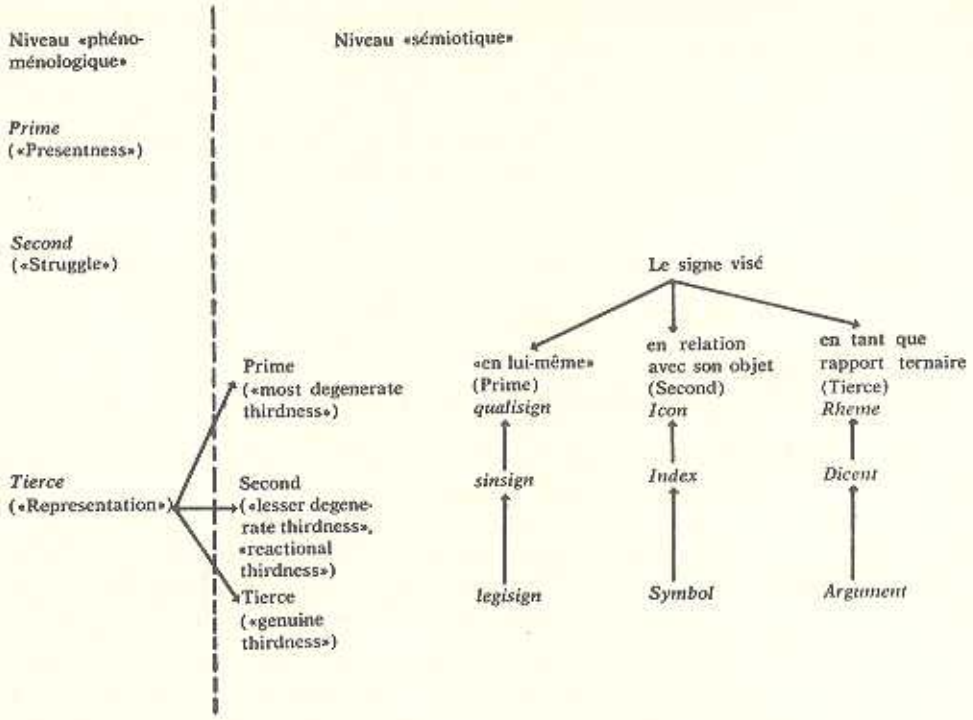
Cet emboîtement propre au modèle peircien du sens peut être schématiquement représenté de la manière suivante:

---

[13] Comme le domaine de la *Bedeutung* chez Frege, le concept d'objet chez Peirce traverse toutes les modalités d'existence: «The word Sign will be used to denote an Object perceptible, or only imaginable, or even unimaginable in one sense...» (2: 230).

[14] Je laisse de côté la classification des sciences (phénoménologie, rhétorique, logique, etc.) qui découle des trois catégories.

[15] Voir à ce propos: Sophie Fisher et Nicole Bacri, «Représentations. Référenciation. Langage (Sur des fragments de Peirce)» (à paraître).




A chaque point des croisements ainsi produits, on a affaire à des modalités de fonctionnement, et non pas à des types. Des trois visées du signe, on pourrait penser que la deuxième (et d'ailleurs, précisément, la plus célèbre), celle qui distingue icône, index et symbole, a un air taxinomique plus marqué. En fait, ce n'est pas le cas. Là encore, il s'agit de modalités opératoires et non pas de types de signes. Car le schéma peircien est emboîté dans un deuxième sens de ce mot: le niveau le plus complexe suppose les précédents. Ainsi, il y a toujours des composantes indexicales et iconiques dans tout symbole, il y a des éléments iconiques dans tout index. Peirce a été particulièrement sensible à cette imbrication. Selon lui, elle est valable même pour le cas extrême, le cas le plus «pur» de Tierce, si l'on peut dire, celui des signes mathématiques: *argument-symbolic-legisign*. En effet, toute déduction procède par *diagrammes*: on construit un icône comme point de départ de tout raisonnement nécessaire [16].

Le dispositif de Peirce est emboîte dans un troisième sens de ce terme.

---

[16] 5: 162.

Nous avons affaire ici à la nature *infinie* de toute semiosis. Elle repose sur le caractère inter-changeable des trois termes, signe, objet, interprétant: le terme qui, d'un certain point de vue, est interprétant, devient d'un autre point de vue objet ou signe, et de même pour les deux autres termes. La semiosis s'avère ainsi être *un réseau infini de positions fonctionnelles définissant, à chaque moment de son économie, le rapport ternaire dont le sens est fait.*

Revenons maintenant à la question posée à partir de la problématique de Frege, à savoir, celle de la nature *sociale* du dispositif ternaire du sens. Il y a deux aspects de la théorie sémiotique de Peirce qui doivent être retenus à ce propos. Ils sont, d'ailleurs, complémentaires.

Nous avons déjà mentionné le premier: *déconstruction de la position du sujet par rapport au sens.* Contrairement à la perspective saussurienne, la théorie sémiotique ne renvoie pas à une «psychologie»; contrairement à la philosophie du langage pré-linguistique, le signe n'entretient pas avec le sujet un rapport de fondé à fondant. N'importe lequel des termes composant la structure ternaire *peut* être occupé par un sujet, mais aucune de ces trois notions (signe, objet, interprétant) n'implique *nécessairement* l'idée d'un sujet. Cette dernière, dans la mesure où elle renvoie à une notion quelconque de «subjectivité», est étrangère au noyau du modèle. De ce point de vue, les textes mêmes de Peirce sont un délicat équilibre entre une sorte de compromis avec le «sens commun» (qui associe toujours la notion de 'signe' à celle de 'sujet') et le véritable fondement de sa théorie. «Je définis un *signe* - écrit Peirce - comme n'importe quelle chose (*anything*) qui est déterminée d'une telle manière par une autre chose appelée son *objet*, et qui détermine un tel effet sur une personne, effet que j'appelle son *interprétant*, que ce dernier est ainsi déterminé par le premier». Et il ajoute tout de suite: «Mon insertion de 'sur une personne' est une façon d'apaiser le chien cerbère (*a sop to Cerberus*), car je désespère de pouvoir faire comprendre ma conception plus large» [17].

Le sujet *peut* donc prendre en charge l'une ou l'autre des trois fonctions qui constituent le rapport de l'ordre du Tierce, lieu de production du sens. Le sujet peut glisser tout au long du tissu infini de la semiosis, composé de maillons triangulaires. Or, de quoi est-il question lorsque cela arrive? La position qui renferme le problème classique du sujet est celle de l'interprétant, c'est-à-dire, le cas où l'interprétant est un sujet. Ce cas pose la question de la théorie peircienne de la *pensée.* Et c'est à son propos, paradoxalement, que la nature *sociale* du dispositif

---

[17] *Letters to Lady Welby.*

du sens devient chez Peirce plus explicite. C'est notre deuxième aspect.

Retenons de cette théorie de la pensée deux points, pour nous particulièrement importants: celui de l'assertion (qui renvoie donc au problème des modalités de jugement [18]) et celui, étroitement lié au premier, du «réel» [19].

Le signe, visé en tant que rapport ternaire, est soit un *Rhème*, soit un *Dicent*, soit un *Argument* (voir tableau précédent). «Cela correspond - dit Peirce - à la vieille triade, Terme, Proposition et Argument, modifiée pour s'appliquer aux signes en général» [20]. «Un *Rhème* c'est un signe qui, pour son Interprétant, est un signe de Possibilité qualitative, c'est-à-dire, comprise comme représentant telle ou telle sorte d'Objet possible (...). Un *Dicent Signe* est un Signe qui, pour son Interprétant, est un signe d'existence réelle [21] (...). Un *Argument* est un Signe qui, pour son Interprétant, est le Signe d'une loi». Peirce ajoute alors ce résumé: «... on peut dire qu'un Rhème est un signe que l'on comprend comme représentant son objet simplement dans ses caractéristiques; qu'un Dicisigne est un signe qui est compris comme représentant son objet par rapport à l'existence réelle [22]; et qu'un Argument est un signe qui est compris comme représentant son objet dans son caractère de Signe». Cette troisième tricotomie est donc celle qui analyse le fonctionnement du signe

---

(18) Il y a chez Peirce toute une théorie des modalisations qu'il faudrait peut-être considérer dans le contexte de la problématique de l'énonciation.

(19) On trouvera des remarques importantes sur la théorie peircienne de la pensée dans l'article cité de Fisher et Bacri.

(20) *Lettre à Lady Welby*. Nous suivons ici la traduction française proposée dans: *Epistémologie sociologique*, Paris, n. 10, 1970, p. 20.

(21) Il y a, soit dit en passant, une erreur grave dans le texte français (*Epistémologie sociologique, cit.* p. 29). On y peut lire: «Un *Dicent Signe* est un signe qui, pour son Interprétant, est un Signe d'existence réelle. Il ne peut donc être un Icône, *et* ne fournit aucune base à son interprétation comme se référant à une existence réelle». Le 'et' (que j'ai souligné) de la deuxième phrase, doit être remplacé par un *qui*. Il faut donc lire: «Il ne peut donc être un Icône, qui ne fournit aucune base à son interprétation comme se référant à une existence réelle». Ce qui change, on le voit, tout le sens de la phrase, car c'est l'Icône et non pas le Dicent Signe, qui ne fournit aucune base... etc. Voici l'original anglais: «A *Dicent Sign* is a Sign, which, for its Interpretant, is a Sign of actual existence. It cannot, therefore, be an Icon, which affords no ground for an interpretation of it as referring to actual existence» (2: 251).

(22) Ma traduction diffère ici de celle reproduite dans *Epistémologie sociologique, cit.*, p. 30. Cette dernière dit: «... qu'un Dicisigne est un signe qui est compris comme représentant son objet par rapport à *son* existence réelle», tandis qui j'ai traduit: «par rapport à l'existence réelle». Voici l'original anglais: «... that a Dicisign is a sign which is understood to represent its object in respect to actual existence...» (2: 252). Ce dernier, on le voit, n'autorise aucunement le possessif.

par rapport à son Interprétant; c'est elle qui correspond de plus près à ce que nous allons appeler par la suite l'ordre des représentations. Elle contient en même temps une théorie des rapports de l'Interprétant en tant que sujet à toute espèce de signe, sous la forme de ce qu'on appellera plus tard les modalités. Or, Peirce distingue soigneusement (et en cela, encore une fois, il est très proche de Frege) entre la *proposition*, qui correspond à l'ordre du Dicent et à laquelle il associe la notion de «jugement» comme étant une sorte d'acte «interne», d'auto-reconnaissance d'une croyance, et l'*assertion*. Peirce dit: «Quelle est l'essence d'un Jugement? Un jugement est l'acte mental par lequel le jugeur cherche à se convaincre *lui-même* de la vérité de sa proposition. Cela ressemble à un acte d'assertion de la proposition, ou encore c'est *comme si* on allait devant un notaire pour assumer la responsabilité formelle de sa vérité, sauf que ces actes *visent à affecter d'autres*, tandis que le jugement ne vise qu'à s'affecter soi-même» [23]. En dehors de l'assertion, nous restons dans l'ordre du *comme si*: «Tenant ... pour acquis qu'un Dicent n'affirme pas, je tiens naturellement qu'un Argument n'a pas besoin d'être réellement ni présenté ni exigé. Je définis alors un argument comme un signe qui n'est pas représenté dans son interprétant signifié comme un Signe de cet Interprétant (la conclusion) - car ce serait le présenter ou l'exiger - mais *comme s'il* était un Signe de l'Interprétant ou peut-être comme s'il était un Signe de l'état de l'univers auquel il se réfère dans lequel les prémisses sont tenues pour acquises. Je définis un dicent comme un signe représenté dans son interprétant signifié *comme s'il* était en Relation Réelle avec son Objet (ou comme étant ainsi s'il est affirmé). Un rhème est défini comme un signe représenté dans son interprétant signifié *comme s'il* était un caractère ou marque (ou comme étant ainsi)» [24]. La proposition est la *matière* sur laquelle peut s'exercer l'acte d'assertion: «Pour lui [le logicien] la question est: quelle est la nature de cette sorte de signe dont une variété principale est appelée proposition, qui est la matière sur laquelle s'exerce l'acte de juger? La proposition n'a pas besoin d'être affirmée ou jugée. Elle peut être contemplée comme un signe susceptible d'être affirmé ou nié. Ce signe lui-même conserve sa pleine signification, qu'il soit affirmé ou non. Sa particularité réside par conséquent dans son mode de signification: et dire cela, c'est dire que sa particularité réside dans sa relation à son interprétant». On voit bien l'étroite correspondance de ce point de vue avec la démarche fregéenne de *Sinn und Bedeutung*. Mais Peirce va, pour

---

(23) Texte anglais: 2: 252; trad. française, cit., p. 30. C'est moi qui souligne.
(24) Trad. française: p. 20.

ce qui nous intéresse, un peu plus loin. Il dit: «La proposition prétend être réellement affectée par l'existant réel ou la loi réelle auxquels elle se réfère. L'argument a la même prétention, mais ce n'est pas sa prétention principale»[25]. (Il faut remarquer le terme 'prétention', car il renvoie au 'comme si'). Quelle est donc la prétention principale de l'Argument? «Un *Argument* est un signe qui, pour son Interprétant, est le signe d'une loi»[26]. D'où la question décisive: *qu'est-ce qui est en jeu, lorsque cette prétention est actualisée par un acte d'assertion?* Ce qui est en jeu, est double: *la question de la vérité en ce qui concerne la nature de l'objet sur lequel repose l'acte: la question du réel en ce qui concerne la légitimation de cet acte.*

«L'Interprétant de l'Argument - dit Peirce - présente celui-ci comme une instance d'une classe générale d'Arguments, classe qui dans son ensemble tendra toujours à la vérité»[27]. Quelle est la natura du procès à l'oeuvre lorsque l'Argument est pris en charge par un acte d'assertion? La réponse de Peirce est claire et nette: *il s'agit d'une sorte de contrat social.* Le jugement, lui, implique une auto-reconnaissance. L'assertion, par contre, «affecte d'autres». «Un acte d'assertion suppose que, une proposition ayant été formulée, une personne réalise un acte (*performs an act*) qui l'expose (*which renders him liable*) aux pénalités de la loi sociale (ou tout au moins de la loi morale) au cas où elle n'était pas vraie, sauf s'il a une excuse définie et suffisante»[28].

Voici donc l'irruption du social au sein de ce que, dans une autre terminologie, on peut appeler le domaine des opérations de référenciation prenant en charge des éléments de l'ordre des représentations. Il est inutile de souligner jusqu'à quel point ce qui est devenu bien plus tard la théorie des «actes de langage» était déjà contenu dans l'oeuvre de Peirce. Avec, toutefois, une différence décisive: la théorie des «actes de langage» telle qu'elle a été développée par ladite «école anglaise» est à part entière une théorie *communicationnelle-instrumentale* du langage, fatalement prisonnière d'une conception psychologiste des «actes» et donc d'une conception empiriste du sujet. Comme l'a exprimé Searle: «... une théorie du langage fait partie d'une théorie de l'action, tout simplement parce que parler est une forme de comportement régi par des règles»[29]. J'ai essayé de suggérer que la démarche de Peirce, elle,

---

(25) Texte anglais: 2: 252; trad. française: p. 30.
(26) *Ibid.*
(27) Texte anglais: 2: 253; trad. française: p. 30.
(28) 2: 315.
(29) JOHN R. SEARLE, *Les actes de langage*, Paris, Hermann, 1972, p. 53.

se place au niveau du sens et non pas de la communication, et qu'elle contient la forclusion de tout modèle empiriste d'un «sujet» qui serait la source d'actes intentionnels.

Chez Peirce, cette apparition du social par rapport aux opérations de référenciation concerne un contrat sur du vrai. Par conséquent, elle concerne aussi le statut du «réel». Voilà ce qui se tisse dans la triangularité infinite de la semiosis, lorsque des positions de ce triangle sont «occupées» par des sujets. Voyons ce que Peirce dit de ce «réel». Là aussi, son point de vue ne fait pas de doute:

«Le réel est ce sur quoi, plus tôt, plus tard, l'information et le raisonnement devraient finalement déboucher et qui, par conséquent, est ainsi indépendant des extravagances du je et du tu. La véritable origine de la réalité montre donc que cette conception implique essentiellement la notion d'une COMMUNAUTE, sans limites définies, et capable d'une croissance définie de connaissances» [30].

La Loi sociale est inscrite dans la structure même de ce tissu, fait de maillons ternaires, en quoi consiste la semiosis. *C'est par cette Loi que le sujet se constitue en tant que tel à l'intérieur du réseau sémiotique.* La pensée n'est donc rien de «subjectif» et le modèle peircien désarticule toute distinction entre l'«interne» et l'«externe». Une pensée n'est rien d'autre qu'un signe. Et c'est à mon avis par rapport à cette emprise du social qu'il faut interpréter la célèbre définition que Peirce donne de l'esprit: «l'esprit est un signe qui se développe selon les lois de l'inférence» (*mind is sign developing according to the laws of inference*) [31]. «... la réalité - écrit Peirce encore - dépend de la décision finale de la communauté; par conséquent, la pensée est ce qu'elle est grâce seulement au fait qu'elle s'adresse à une pensée future qui, dans sa valeur comme pensée, est identique à la première, mais plus développée. De cette façon, l'existence de la pensée dépend maintenant de ce qui sera plus tard; elle n'a qu'une existence potentielle, dépendante de la pensée future de la communauté» [32].

La théorie de Peirce est susceptible, sans aucun doute, d'une lecture idéologique, qui la replacerait dans le contexte historique et politique de la société américaine de son temps. Mais au délà de ce renvoi aux conditions de production des écrits de Peirce, ces derniers me semblent pouvoir être soumis à une autre lecture, ils me semblent admettre une

---

(30) 5: 311.
(31) 5: 313.
(32) 5: 316.

toute autre «grammaire», cette fois en reconnaissance et par rapport à la situation de la théorie sémiotique actuelle.

Voici à mon avis l'essentiel d'une telle lecture. La semiosis est ternaire, sociale, infinie, historique. Elle est ternaire, car elle est toujours *médiation*. Le réseau sémiotique n'est ainsi rien d'autre que ce tissu multidimensionnel de médiations qui s'enchaînent et s'emboîtent, en répétant sans cesse le processus par lequel quelque chose est mise en rapport avec une autre par le moyen d'une troisième. Ce processus se développe à l'infini dans toutes les directions. Ce qui apparaît, d'un certain point de vue, comme objet pris en charge par un signe pour un interprétant, est d'un autre point de vue, interprétant d'un autre signe produisant la médiation avec un autre objet; ce qui est signe devient objet ou interprétant, ce qui est interprétant devient signe ou objet. Ce tissu tisse aussi les sujets, *dont la constitution comme acteurs sociaux n'est que la mise en oeuvre de ce tissage*. Les vecteurs qui définissent les sujets en tant qu'acteurs sociaux sont les trois mêmes vecteurs du procès sémiotique: ils sont représentés en tant qu'acteurs sociaux (objets); ils sont signes (médiation); ils sont interprétants (support et point de passage d'opérations de production de sens). Ce n'est qu'à l'intérieur de cette structure que l'on peut poser la question du *réel*, inséparable ainsi du signe et de l'interprétant. La seule «garantie» de ce réel est le réseau sémiotique lui-même, à la fois social et infini. Mais cette infinitude n'est pas affirmée par Peirce comme quelque chose d'abstrait ou de purement synchronique: elle renvoie aussi à la temporalité. Une pensée-de-réel, *maintenant*, dépend de ce qui sera *plus tard*. La pensée s'avère ainsi non seulement comme moment particulier du procès sémiotique, mais aussi comme impliquant nécessairement une projection dans le futur. *Le réseau sémiotique renferme dans son développement la dimension temporelle d'une histoire collective.*

## 2. Le système productif des discours sociaux

Il nous faut maintenant revenir à la problématique qui est la nôtre, celles des *discours sociaux*, pour la situer par rapport aux réflexions théoriques que nous avons évoquées chez Frege et chez Peirce. Nous ne parlerons plus, par conséquent, de 'signes' ou 'expressions', mais de *discours*.

Il est évident tout d'abord que, du point de vue de l'analyse du sens, le point de départ ne peut être que *du sens produit*. L'accès au réseau sémiotique implique toujours un travail qui s'exerce sur des *fragments*

extraits du procès sémiotique et, par conséquent, par rapport à une cristallisation (résultat de l'intervention de l'analyse) des trois positions fonctionnelles. On travaille ainsi sur des *états*, qui ne sont que des petits morceaux du tissu de la semiosis, transformés en des produits par le découpage. La possibilité de toute analyse du sens repose sur l'hypothèse, fondamentale, selon laquelle le système productif a laissé des traces dans les produits; autrement dit, que le premier peut être (fragmentairement) reconstruit à partir d'une manipulation du second. En analysant des *produits*, nous visons des *procès*.

Comme critère pour situer la problématique des discours sociaux par rapport au modèle ternaire que nous avons essayé de repérer chez Frege et chez Peirce, on peut postuler une articulation générale représentable de la manière suivante:

| *Frege* | *Peirce* | *Objet discours* |
|---|---|---|
| Sinn | Interprétant | Opérations |
| Zeichen | Signe | Discours |
| Bedeutung | Objet | Représentations |

Il s'agit pour nous [33] de concevoir les phénomènes de sens comme ayant, d'une part, toujours la forme d'investissements dans des conglomérats de matières signifiantes, et comme renvoyant, d'autre part, au fonctionnement du réseau sémiotique conceptualisé comme *système productif*. Ces investissement sont susceptibles d'être décrits comme des ensembles de *processus discursifs*. Une approche qui se propose d'appliquer aux phénomènes de sens le modèle d'un système productif, doit postuler des rapports systématiques entre des ensembles signifiants donnés (attestés) d'un côte, et les aspects fondamentaux de tout système productif, de l'autre: production, circulation, consommation. L'étude de ces aspects impose la description des *conditions* sous lesquelles leur fonctionnement a lieu. On peut ainsi parler de conditions de *production*, de *circulation*, de *consommation*. Je préfère appeler ces dernières, conditions de *reconnaissance* [34].

---

[33] Dans ce qui suit, il y a quelques paragraphes qui sont une réécriture de mon article: «Semiosis de l'idéologique et du pouvoir», *Communications*, Paris, Seuil (à paraître).

[34] Voir 'Fondations', *loc. cit.* Des trois termes désignant couramment les trois moments, *conceptuellement* distinguables, d'un système productif, celui de *consom-*

Ce que j'appelle ici 'investissements' renvoie au fait que, en effet, il n'y a du sens qu'incorporé à des agencements complexes de matières sensibles. Même si nous parlons de «représentations» ou de «systèmes de représentations», ceux-ci, pour l'analyse de la production du sens, ne peuvent avoir d'autre forme d'existence que celle des investissements signifiants dans des matières. Le point de repère obligé de toute démarche dans ce domaine ce sont donc des phénomènes de sens attestés, des agencements de matières signifiantes porteuses de sens, des ensembles signifiants qui ont été extraits, pour les besoins de l'analyse, du réseau infini de la semiosis, dans un contexte social donné. Ce que j'appelle ici 'investissement' n'est rien d'autre que *la mise en espace-temps du sens*, sous la forme de processus discursifs.

Tout système productif peut être considéré comme un ensemble de contraintes dont la description spécifie les conditions sous lesquelles quelque chose est produit, circule, est consommé. De même donc pour le sens. Or ces contraintes, en ce qui concerne le sens tel qu'il est repérable dans les matières signifiantes investies dans le réseau sémiotique, ne constituent certainement *pas* un ensemble homogène; ces contraintes ne découlent pas d'une même source, elles n'ont pas toutes les mêmes fondements ni ne renvoient toutes au même type de «lois». Ceci est une conséquence nécessaire de la nature emboîtée du réseau sémiotique. Il y a, autrement dit, des systèmes différenciés de fonctionnement de la production de sens, dont la description exige sans doute de faire appel à des concepts et à des modèles différents.

Essayons donc de spécifier une visée particulière du procès sémiotique, celle qui s'intéresse *aux contraintes multiples dans la production du sens qui renvoient aux liens que le sens entretient avec les mécanismes de base du fonctionnement social.* Lorsque l'on envisage ainsi le réseau

---

*mation* semble le plus crûment économique lorsqu'on les applique au domaine du sens. Cela obéit probablement au fait que dans les essais (très variés et discutables) de transfert d'un modèle «économique» à d'autres domaines, l'instance consommation a mérité précisément peu d'attention. N'ayant pas été l'objet d'un travail de «métaphorisation» comparable à celui auquel ont été soumis les deux autres termes, 'consommation' continue à donner l'impression d'être un terme «purement économique». Il m'a semblé préférable de le remplacer par celui de *reconnaissance*, qui d'ailleurs a déjà été utilisé en linguistique pour faire allusion au moment réception du «circuit» du langage. Ce qu'il faut comprendre, en tout cas, c'est qu'il ne s'agit pas de «calquer» le modèle d'un domaine donné sur celui de l'économie, mais de faire ressortir les propriétés d'un schéma qui n'est *pas* en soi économique, bien qu'il ait été appliqué d'abord aux phénomènes économiques conçus, justement, comme relevant d'une «instance» séparée.

sémiotique, le sens apparaît inévitablement comme résultat, comme produit, d'un *travail social* (dans une terminologie légèrement différente: comme engendré par des pratiques). Ce qui se manifeste donc sous la forme d'investissements de sens dans des matières, c'est du travail social. Dans une telle perspective, nous avons affaire à l'ordre de *l'idéologique* et à l'ordre du *pouvoir*.

De ce point de vue nous pouvons spécifier la dernière colonne de droite du tableau précédent (celle qui concerne l'objet discours) de la manière suivante:

| *Objet discours* | *Analyse de la production discursive* | *Fonctionnement social* |
|---|---|---|
| Opérations ⟶ | Conditions de production - Grammaires de production | Idéologique ↑ |
| Discours | Traces en surface discursive | Lectures |
| Représentations ⟶ | Condition de reconnaissance - Grammaires de reconnaissance | ↓ Pouvoir |

Je suis en train de dire, on le voit, que la question de l'idéologique touche aux conditions de production des discours sociaux, et la question du pouvoir concerne les *effets* discursifs, c'est-à-dire, les grammaires de reconnaissance.

Dans le fonctionnement d'une société, rien n'est étranger au sens: le sens est donc *partout*. L'idéologique, le pouvoir, ils sont aussi partout. Autrement dit: tout phénomène social est susceptible d'être «lu» par rapport à l'idéologique et par rapport au pouvoir [35]. En même temps, affirmer que l'idéologique, que le pouvoir, sont partout, est radicalement différent que de dire que tout est idéologique, ou que tout se réduit à la dynamique du pouvoir. Dans l'univers social du sens, il y a bien

[35] Dire que l'idéologique, que le pouvoir, sont partout, c'est affirmer, bien entendu, le principe d'une lecture, et non pas la possibilité concrète de la mener à terme: à l'heure actuelle, nous sommes bien loin d'avoir tous les instruments nécessaires pour montrer cette ubiquité du pouvoir et de l'idéologique.

d'autres choses à part l'idéologique et le pouvoir. Dans le réseau sémiotique, des systèmes hétérogènes de détermination s'entrecroisent. 'Idéologique' et 'pouvoir' renvoient à des *dimensions d'analyse* des phénomènes sociaux, et non pas à des «choses» ou des «instances» qui auraient un «lieu» dans la topographie sociale. Nous y reviendrons.

Même si nous spécifions notre démarche comme étant une visée du fonctionnement du sens par rapport aux mécanismes de base d'une société, c'est-à-dire, comme visée de l'ordre de l'idéologique et de l'ordre du pouvoir, l'ubiquité de ces dimensions ne facilite pas les choses: nous avons affaire à toutes sortes de matières signifiantes. Or, il est évident que les articulations du système productif ne sont pas de la même nature à des niveaux différents du fonctionnement de la semiosis sociale. On peut «lire» l'idéologique dans un système de comportements rituels de même que dans l'agencement de la gestualité quotidienne; on peut montrer comment un discours de presse, une conversation de ménage ou un discours filmique *s'embrayent* dans une dynamique qui concerne le pouvoir. Mais dans chaque cas les conditions de production, de circulation, de reconnaissance, impliquent des mécanismes différents, exigent la mise en jeu d'analyses spécifiques. La semiosis n'est pas soumise aux même contraintes dans la circulation évanescente des paroles dans des situations sociales dites «inter-personnelles», et dans la circulation plus «étendue», rendue possible par le support technologique des mass-media. Il y a toutefois quelques éléments conceptuels propres au modèle abstrait du système productif du sens considéré en général, qu peuvent être précisés.

Décrire le travail social d'investissement de sens dans des matières signifiantes consiste à analyser des *opérations discursives*. Ces opérations sont reconstruites (ou postulées) à partir de *marques* présentes dans la matière signifiante. Ces opérations, autrement dit, sont toujours des opérations sous-jacentes, rétablies à partir de marques inscrites dans la surface matérielle. On peut parler de marques lorsqu'il s'agit de propriétés signifiantes dont le rapport soit aux conditions de production, soit aux conditions de reconnaissance, n'est pas spécifié. (De ce point de vue, par exemple, le linguiste travaille sur des *marques* propres à la matière signifiante linguistique). Lorsque le rapport entre une propriété signifiante et ses conditions (soit de production, soit de reconnaissance) est établi, ces marques deviennent des *traces* de l'un ou de l'autre ensemble de conditions.

Ces deux ensembles, nous avons insisté ailleurs sur ce point [36], ne sont

---

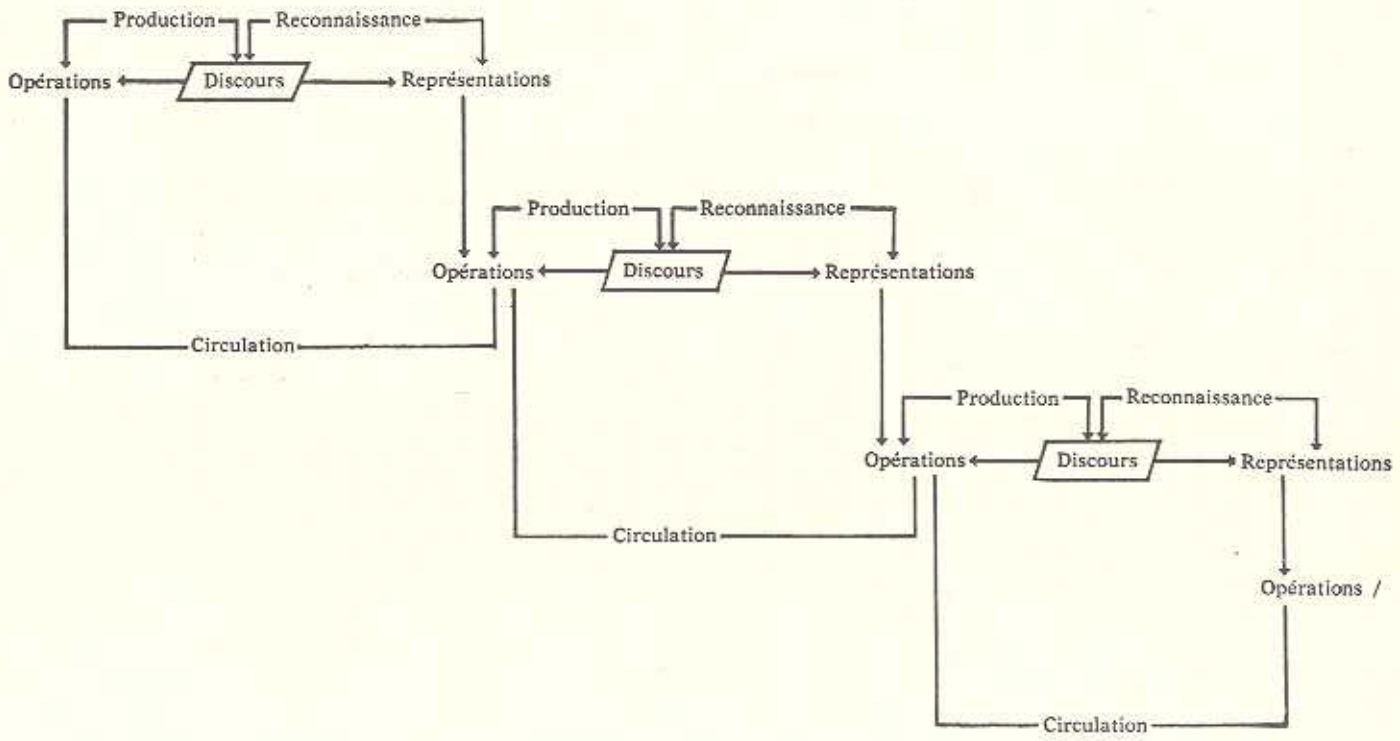
(36) Voir 'Fondations', *loc. cit.*

jamais identiques: les conditions de production d'un ensemble signifiant ne sont jamais les mêmes que celles de la reconnaissance. L'écart entre production et reconnaissance est extrêmement variable, selon le niveau de fonctionnement de la semiosis où l'on se place, et selon le type d'ensemble signifiant étudié. En tout cas, nous avons toujours affaire à ces deux types de «grammaires», de production et de reconnaissance. Il n'y a pas, par contre, à proprement parler, de traces de la circulation: l'aspect circulation ne peut être rendu «visible» dans l'analyse que comme écart, précisément, entre les deux ensembles de traces, celles de la production et celles de la reconnaissance. Le concept de circulation n'est en fait que le nom de cet écart.

Deux volets fondamentaux, par conséquent, dans une théorie du sens comme engendré par un système productif: l'un concerné par la reconstruction de grammaires de production, l'autre consacré à la reconstruction de grammaires de reconnaissance. Or, tant du point de vue synchronique que diachronique, la semiosis sociale est un réseau signifiant infini. A tous les niveaux, ce réseau a la forme d'une structure d'emboîtements. Prenons le cas des discours sociaux d'ordre linguistique et à support écrit. Dans la mesure où d'autres textes font toujours partie des conditions de production d'un texte ou d'un ensemble textuel donné, tout processus de production d'un texte est en fait un phénomène de reconnaissance. Et inversement: un ensemble d'effets de sens, exprimé comme une grammaire de reconnaissance, ne peut être attesté que sous la forme d'un ou de plusiers textes *produits*. Dans le réseau infini de la semiosis, toute grammaire de production peut être envisagée comme résultat de conditions de reconnaissance déterminées, et une grammaire de reconnaissance ne peut être attestée que sous la forme d'un processus de production textuelle détérminé: voilà la forme du réseau de la production textuelle dans l'histoire. Le mot 'déterminé' est dans ce contexte décisif: car ces grammaires n'expriment pas des propriétés «en soi» des textes; elles essayent de représenter les rapports d'un texte ou d'un ensemble de textes à son «ailleurs», à son système productif (social). Ce dernier est nécessairement historique.

Voici comment on peut schématiser ce réseau textuel historique:

...


Production
Reconnaissance
Opérations
Discours
Représentations
Production
Reconnaissance
Opérations
Discours
Représentations
Circulation
Production
Reconnaissance
Opérations
Discours
Représentations
Circulation
Opérations /
Circulation

...

Une grammaire de production définit un *champ d'effets de sens* possibles, mais la question de savoir quelle est concrètement la grammaire de reconnaissance qui est appliquée à un texte à un moment donné, reste indécidable à la seule lumière des règles de production; elle ne peut être tranchée que par rapport à l'histoire des textes. Considérée en elle-même, pour reprendre la formule de Peirce, une pensée à un moment donné n'a qu'une existence potentielle: elle dépend de ce qui sera plus tard. Le réseau infini de la semiosis sociale s'étale dans l'espace-temps des matières signifiantes, et dans l'espace-temps de l'histoire.

Eliseo Veron

Paris,
Ecole des Hautes Etudes en
Sciences Sociales

## pubblicati

**1 / D**
J. Courtès
**Nature et culture dans les «Mythologiques» de Cl. Lévi-Strauss**

**2 / D**
P. Zumthor
**Le langage de la chanson de geste**

**3 / F**
R. Lindekens
**Sémiotique de l'Image: analyse des caractères typographiques**

**4 / B**
P. A. Brandt
**Proposition, narration, texte**

**5 / D**
Michael Egan
**A Note on the Computability of some of Lévi-Strauss' Procedures**

**6 / A**
C. P. Bruter
**Secondes remarques sur la percepto-linguistique**

**7 / C**
A. J. Greimas et al.
**Analyse sémiotique d'un discours juridique**

**8 / A**
**Le Lexique d'E. Benveniste** (1ᵉ partie)
par J. C. Coquet et M. Derycke

**9 / D**
H. Quéré, M. Olsen, C. Prudi, G. Le Gauffey
**Analyse narrative d'un conte littéraire «Le Signe» de Maupassant**

**10 / B**
Groupe de Liège
**Rhétorique poétique: le jeu des figures dans un poème de P. Eluard**

**11 / D**
Elli Köngäs Maranda
**Theory and Practice of Riddle Analysis**

**12 / D**
A. M. Cirese
**I proverbi: struttura delle definizioni**

**13 / D**
J. C. Coquet
**Sémantique du discours poétique: les "colchiques" de G. Apollinaire**

**14 / C**
M. A. K. Halliday
**Towards a sociological semantics**

**15 / D**
M. Arrivé
**Problèmes de sémiotique littéraire: les langages de Jarry**

**16 / A**
**Le Lexique d'E. Benveniste** (2ᵉ partie)
par J. C. Coquet et M. Derycke

**17 / B**
Fe. Rastier
**La grammaire et la rhétorique latine: bibliographie**

**18-19 / F**
M. C. Ropars
**Analyse d'une séquence: remarques sur le fonctionnement de l'écriture dans un texte filmique**

**20-21 / D**
Leo H. Hoek
**Pour une sémiotique du titre**

**22 / E**
G. Stefani
**La ripetizione in Bach: I preludi 'ad arpeggio' del Clavicembalo**

**23 / F**
J. F. Lyotard
**La peinture comme dispositif libidinal**

**24 / D**
B. Uspensky
**Study of Point of View: Spatial and Temporal Form**

**25 / B**
Cl. Chabrol
**De quelques problèmes de grammaire narrative et textuelle**

**26-27 / D**
D. Hymes
**Breakthrough into Performance**

**28 / F**
E. Garroni
**Immagine e linguaggio**

**29 / D**
C. Segre
**La fonction du langage dans l'«Acte sans paroles» de S. Beckett**

**30 / D**
Ch. Bouazis
**La théorie de l'écriture comme domaine d'objet**

**31 / D**
D. A. Eamer and W. C. Reimer
**Computer Techniques in Myth Analysis An Application**

**32 / B**
G. Genot
**Sémiotique des stratégies textuelles**

**33 / C**
J. J. Gumperz
**The Sociolinguistics of Interpersonal Communication**

**34 / B**
Ph. Hamon
**Analyse du récit: éléments pour un lexique**

**35 / F**
A. Zemsz
**Dessins des Indiens Tchikao, Yonomanni et Piaroa**

**36 / A**
J. S. Petöfi
**Semantics, pragmatics and text theory**

**37 / C**
J. Sherzer
**Linguistic Games: Implications for (Socio) Linguistics**

**38-39 / A**
F. Rossi-Landi
**Articulations in Verbal and Objectual Sign Systems**

**40 / F**
P. Fresnault-Deruelle
**La couleur et l'espace dans les Comics**

**41 / F**
L. Marin
**A propos d'un carton de Le Brun: le tableau d'histoire ou la dénégation de l'énonciation**

**42 / A**
O. Sus
**A Contribution to the Prehistory of Relations between Formalism and Semantics**

**43 / B**
G. Bucher
**La logique de la reconnaissance dans le texte évangélique**

**44 / E**
M. Brediceanu
**Topologie des formes sonores et musique**

**45 / B**
R. Lindekens
**Sémiotique du discours publicitaire**

**46-47 / C**
E. Goffman
**Replies and Responses**

**48 / A**
G. Kalinowski
**Du métalangage en logique: réflexion sur la logique déontique et son rapport avec la logique des normes**

**49 / A**
H. Parret
**La pragmatique des modalités**

**50-51 / B**
D. Paulme-Cl. Bremond
**Typologie des Contes Africains du Décepteur-Principes d'un Index des Ruses**

**52 / B**
Ch. Grivel
**Description des codes, mesure de l'information, degrés d'actes de correspondance: le compliment, la lettre**

**53 / D**
M. Detienne
**La panthère parfumée**

**54-55 / C**
D. Parisi - C. Castelfranchi
**The discourse as a hierarchy of goals**

**56 / B**
J. Geninasca
**Luc 5,1-11, «La pêche abondante». Essai d'analyse**

**57 / D**
R. Gasché
**Ecce homo ou du corps écrit**

**58-59 / B**
B. Ogibenin - G. Genot
**Eléments d'une théorie de la narrativité**

**60-61 / A**
J. P. Desclès - Z. Guentcheva Desclès
**Métalangage, métalangue, métalinguistique**

**62 / F**
J. Baudrillard
**Le Trompe-l'Oeil**

**63 / C**
F. Rossi - Landi
**Introduction to Semiosis and social reproduction**

**64 / C**
E. Veron
**La semiosis sociale**

## da pubblicare

H. Damisch
**Art-artiste: fragment(s) d'un dictionnaire**
(pré-publication)

E. Landowski
**Figures d'autorité: une typologie sémiotique**
(pré-publication)

Th. A. Sebeok
**Semiosis in Nature and Culture**
(pre-publication)

Stampa AGE/Urbino

## A

Semiotica, linguistica, semantica
Sémiotique, linguistique, sémantique
Semiotics, Linguistics, Semantics

## B

Semiotica narrativa e discorsiva. Retorica
Sémiotique narrative et discursive. Rhétorique.
Semiotics of narrative and discourse. Rhetoric

## C

Socio-semiotica (socio- ed etno-linguistica)
Socio-sémiotique (socio- et ethno-linguistique)
Socio-Semiotics (Socio- and Ethno-Linguistics)

## D

Semiotica letteraria: mitologia e folklore; poetica
Sémiotique littéraire; mythologie et folklore; poétique.
Literary Semiotics; Mythology and Folkloristics; Poetics

## E

Semiotiche auditive.
Sémiotiques auditives.
Audio Semiotics

## F

Semiotiche visive e audio-visive
Sémiotiques visuelles et audio-visuelles
Visual and audio-visual Semiotics